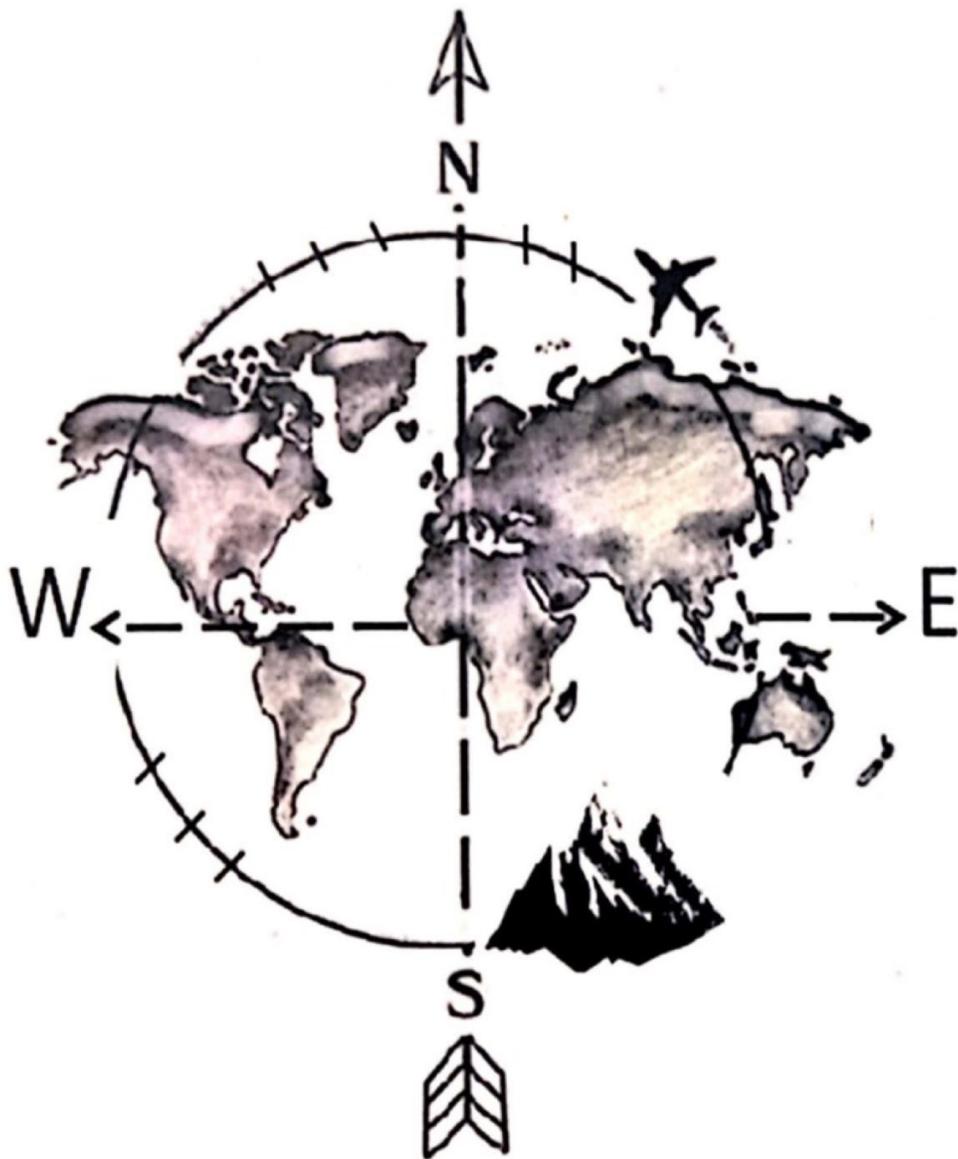


BERNARD SOLANS

Juste une vie



Bernard Solans

Juste une vie

© Bernard Solans, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5466-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Comment écrire et décrire le récit de toute une vie ? Une vie pleine d'illusions, de rêves, d'espoirs, une vie pleine de désillusions et de peines. Mais une vie d'aventures... qui commence dans un environnement familial heureux et entouré de l'amour de ses proches. Une enfance dans l'insouciance et les plaisirs simples, que peuvent offrir la nature et l'esprit de camaraderie. Qui commence avec des rêves et des envies d'ailleurs, une vie de découvertes bercée par les récits et les livres de Jules Verne, Fenimore Cooper, Walter Scott, Stevenson, Daniel Defoe, pour son incontournable Robinson Crusoé et bien d'autres... Ces voyages ont commencé dans la tête de Berni avec la lecture de ces magnifiques romans d'aventures.

Tout a débuté un samedi matin de printemps, lors de ses 13 ans, avec Pat, un camarade de l'époque avec qui il est resté ami, et très proche tout au long de sa vie. Ils avaient décidé de partir pour s'embarquer à bord d'un bananier affrété sur le port de Bayonne, destination l'Amérique du Sud. Pourquoi l'Amérique du Sud ? Eh bien, juste une envie d'aller loin, très loin dans l'inconnu, au milieu des peuplades indiennes dans une nature hostile éloignée de toute civilisation. Ce matin-là, les voilà partis à pied, sans argent, avec un petit sac à dos, quelques biscuits, des barres de chocolats, un rouleau de ficelle, une petite boussole et une couverture pour tout équipement. Ils jugeaient cela bien suffisant. Ils étaient motivés pour s'enfuir dans le plus grand secret ; aucune information sur cette expédition n'avait filtré. Mais au fur et à mesure de l'avancée de la journée, personne ne s'arrêta pour les prendre en stop. Pourtant, Bayonne ne se trouvait qu'à 100 km de la destination de départ. Les heures passaient inexorablement, et le doute finit par s'installer... jusqu'à un déclic... Vers les environs de midi, Berni dit soudain à Pat, son camarade de route, « si je ne suis pas à l'heure pour déjeuner chez moi, mon père va me punir sévèrement ». Alors, sans palabres ni discussions inutiles, les voilà faisant demi-tour, aussi sec. Ce fut donc sa première expédition, qui resta à jamais gravée dans sa mémoire, assortie d'un sourire d'enfant innocent et de complicité avec son ami. Ils avaient accompli un grand cheminement, même s'ils avaient échoué si près du but. Et à partir de ce jour, dans sa tête tout était devenu clair, il passerait le reste de sa vie à partir en voyage, pour découvrir le monde avec toujours son regard d'enfant émerveillé.

Ses écrits vont commencer à partir de ce jour... Comme tous les jeunes hommes de son époque, cela se situe aux environs des années 1975. Berni a connu une jeunesse pleine de vie entre l'école, le sport et les loisirs de l'époque, toujours dans la nature à fabriquer des cabanes, des radeaux, à pêcher, à chasser

à la fronde, tout était propice au jeu. Fabriquer des arcs, des flèches artisanales, jouer au ballon, à la balle, mais toujours entre camarades de l'époque et du même quartier. Mais dans un coin de sa tête, ce rêve fou, de partir faire le tour du monde en solitaire. Toute sa vie a été bâtie pour réaliser ce songe, nourri par ses lectures et son naturel rêveur, et sûrement aussi par l'influence d'un père souvent absent, qui travaillait à l'étranger, et ramenait toujours des récits de ses aventures personnelles. Qui l'ont sûrement influencé ! Le début des escapades se limitait aux collines et aux montagnes environnantes des Pyrénées, un véritable terrain de jeu pour les amoureux de la nature et d'aventures en extérieur. Petit à petit, notre aventurier en herbe grandit, bercé par une adolescence toujours dans l'insouciance, et les mêmes envies et besoins d'évasion. Ce fut l'époque des vacances entre amis, ou seul, sur les côtes méditerranéennes française et espagnole, de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps, de plus en plus loin. Les années passaient, et il se retrouva à faire son service militaire dans les chasseurs alpins, et là ce fut une révélation : en plus de l'amour des voyages, la montagne, dans toute sa splendeur, devenait son autre passion. Toujours dans le même but, le même esprit, plus loin, plus haut, découvrir et sentir l'adrénaline de l'inconnu. Il a ainsi parcouru toute la France, du sud au nord et de l'est à l'ouest, avec une mention particulière pour le massif alpin, et ces majestueux sommets. À partir de ce moment-là, il a réellement commencé son périple qui ne pouvait pas être de faire le tour du monde en une seule fois, mais par petit morceaux, comme construire un puzzle. Le puzzle de son rêve, qui sera fait de voyages et d'explorations des montagnes de tous les pays du monde.

MAJORQUE

Enfin, un vrai déplacement lointain, mais pas n'importe où... Majorque, la magnifique île de l'archipel des Baléares, sur le bassin méditerranéen, composé de cinq îles, la plus grande Majorque, puis la festive Ibiza, pour ses nuits de folie, Formentera la sérieuse, Minorque et Cabrera la plus petite. Mais pourquoi Majorque ? Par un heureux concours de circonstances, il se trouvait qu'une amie d'enfance de son quartier, Eve pour la nommer, vivait là-bas depuis quelques années ; d'ailleurs elle aussi à sa manière avait une âme d'aventurière. Donc ils décidèrent ensemble d'ouvrir un commerce sur une zone touristique du sud-est de l'île, plus exactement à Can Pastilla, après avoir flashé sur un petit local à rénover, dans une rue commerçante, en deuxième ligne de la plage principale d'el Arenal, une des plus belles de l'île, par sa qualité de sable et propreté de l'eau. Le futur commerce se trouvait dans un endroit très animé, avec plus d'une quinzaine de négoce diurnes, et nocturnes, de tous types, mais surtout à vocation touristique ; ça serait donc un Pub. Eh oui, un Pub... Mais pas n'importe lequel : très personnalisé, avec la touche qui se démarque des autres commerces, on pourrait dire même trop décalé par rapport à la clientèle nocturne. Et surtout, sans jamais avoir servi un seul verre de bière de leur vie... Voilà les deux associés partis pour faire fortune.

Pour Berni cette période fut fantastique, au niveau relationnel, et surprenant par l'intensité du travail de barman. Malheureusement, il finissait trop souvent par confondre travail et vacances. Eh oui ! Il faut que jeunesse se passe... Après deux années, riches en émotions et surprises, l'association prit fin. Chacun repartit de son côté, certes, sans avoir fait fortune, lui après s'être rendu compte que ce travail n'était pas fait pour lui, mais nourri d'une expérience positive pour grandir dans la vie : il aura appris à se sentir un peu plus responsable devant la dure réalité des fins de mois... Et pour Eve, elle comprenait qu'elle voulait avant tout gérer sa vie privée, avec son adorable fils Gab, en bas âge, très éveillé, mais qui avait encore besoin de sa mère pour s'occuper de lui. Le travail de barmaid et les horaires n'étaient pas compatibles avec une vie de famille.

Mais Majorque ne se résume pas à cette seule expérience commerciale : l'île est un trésor de beauté, un vrai petit paradis, à qui ouvre les yeux pour ne pas la voir simplement comme une machine à touristes. Palma de Majorque, la capitale au bord de mer, avec sa longue avenue qui longe la marina jusqu'au port, où il fera de longues promenades en fin de journée, à contempler les innombrables bateaux de plaisance. Berni est sous le charme de cette ville cosmopolite. Il a

parcouru le reste de l'île avec délectation pour découvrir ces petites villes côtières où il fait bon vivre, loin de la foule des touristes, comme Valldemosa, un magnifique petit village niché dans la verdure au milieu de jardins apaisants, où Chopin et George Sand eurent une idylle du côté du monastère de la Chartreuse. Il enchaînera son périple majorquin pour rejoindre le petit port de pêche de Sóller, dans le nord-ouest de l'île, à bord d'un train, style Far West depuis le centre de la capitale, traversant des villages, jusqu'à pouvoir cueillir depuis les wagons des oranges et des citrons sur les arbres qui longent le parcours. De là, après une bonne heure de marche, il poussera sur les hauteurs d'une immense falaise, pour apercevoir le lointain horizon, qui pour notre aventurier restait une source de découverte, et toujours l'envie d'aller plus loin, encore plus loin !

Voilà comment il a commencé son périple d'une vie, qu'il voulait aventureuse, pleine de surprises et de découvertes, mais dans ces situations-là, il faut le reconnaître, avec une certaine facilité pour communiquer : il était d'origine espagnole et maîtrisait totalement le castillan, de plus avec de très bonnes notions d'anglais. Mais le plaisir était dans l'émerveillement, devant tant de beauté naturelle qui s'offrait devant lui, et même après avoir visité les autres îles de l'archipel, il gardera toujours une affection toute particulière pour Majorque. Les rencontres et contacts avec des personnes de tous âges, de tous sexes et de toutes nationalités n'ont fait qu'enrichir sa vision du monde et affirmer sa personnalité. Il était résolument ouvert à la découverte, des gens, des cultures et des religions du monde entier. Qui sommes-nous ? Rien, juste un grain de sable dans le désert, et de passage sur cette terre. À ses yeux, notre planète est un paradis pour qui veut bien les ouvrir et profiter des choses simples qui s'offrent à lui. Par exemple, un simple coucher de soleil suffisait à lui remplir le cœur de bonheur et d'apaisement.

Il était toujours à la recherche d'autre chose, jamais satisfait, cela a été son fil conducteur, et sans s'en rendre compte son problème aussi. Pour tout d'ailleurs ! Instable même dans ses relations amoureuses, toujours à rechercher autre chose, sans vraiment regarder ce qu'il avait sous ses yeux, et souvent avec des personnes qui l'ont aimé, et qu'il a aimées, mais ainsi était-il fait... Un éternel insatisfait, sans savoir pourquoi ; pour lui sa seule réponse était qu'il y avait un grain de folie chez lui, certes une folie douce, mais il ne se rendait pas compte que cela pouvait perturber les gens qui l'aimaient. Pour lui, rester fidèle en amour et en amitié demeurait le plus important à ses yeux. Mais avec les années, il a appris que la vie était faite de compromis, mais ça c'est une autre histoire !

Et voilà, non pas terminé le séjour sur Majorque, puisqu'il y retournera de

nombreuses fois après cette expérience, mais ce ne fut plus jamais pareil : le souvenir était toujours plus fort que l'émotion de revoir « son île », comme il disait. Il retourna chez lui, dans le Sud-Ouest, sans aucun état d'âme, ni mauvaises pensées, mais plutôt conforté et motivé, et surtout ouvert à ce que le destin lui réserverait comme bonne ou mauvaise surprise. Eh oui ! Le petit Berni devait bien se résoudre à travailler, l'argent reste quand même le nerf de la guerre. Il occupait un poste dans la mécanique aéronautique, non pas que cela le comblait, bien au contraire : travailler en usine ne fut jamais sa tasse de thé. Mais c'était ce qu'il savait faire de mieux pour avoir des revenus corrects, pour continuer dans sa quête du bonheur. Il reprit ses activités, toujours attiré par la nature, le sport, plus particulièrement la montagne et même la très haute montagne. Cela restera toujours un regret pour lui de ne pas avoir eu une carrière dans ce domaine, où d'après lui il excellait... Quand les horaires lui permettaient d'avoir du temps libre, il adorait s'asseoir à la terrasse d'un café pour lire le journal et observer les gens qui passaient, non pas par curiosité, mais plus par simple regard du moment présent. Et voilà qu'un matin il tomba sur une offre d'emploi, comme souvent à la recherche toujours de changement, le détail de l'annonce lui correspondait parfaitement. Le destin avait décidé encore pour lui. « Cherche usineur instructeur qualifié pour le Canada. » Ni une ni deux, le voilà tout excité d'aller découvrir le détail des conditions ; il ne pouvait pas laisser échapper l'occasion. L'offre était passée par un service local de l'agence nationale pour l'emploi, qui s'occupait des personnes qui cherchaient un job à l'étranger. Vite, se lever pour aller régler son café au comptoir ; il s'empressa de rejoindre l'agence pour l'emploi. En fait, cela concernait une entreprise qui fabriquait des chalutiers pour la pêche, dans la région de Québec, et plus exactement à Sept-Îles.

CANADA

C'est une ville à l'embouchure du Saint-Laurent. La capitale de la région du Duplessis, ville-frontière au-delà de laquelle l'installation humaine se fait plus aléatoire, et c'est cela qui intéressait notre aventurier ! C'est un port industriel, et un débouché pour le chemin de fer vers la région du Labrador. En fait, l'entreprise « Ray industrie » cherchait du personnel instructeur qualifié en mécanique, pour former et ainsi maintenir implantée la population locale. Mais la situation de Sept-îles à 900 km de Montréal et au climat rude, aux portes du Labrador, n'intéressait pas beaucoup de Canadiens. Donc le recrutement se faisait en France, pour conserver aussi le français qui est la langue officielle du Québec.

Mais Berni ne se préoccupa pas des conditions climatiques, ni de la rudesse de la vie là-bas ; seul l'intéressait de découvrir le Canada, avec ses grandes étendues sauvages. Les locaux vous diront que le Québec fut découvert par un viking irlandais et non pas par Jacques Cartier, comme le mentionnent les écrits... Mais à chacun de décrypter l'histoire sur le sujet ! Pour notre rêveur, la première raison de ce périple fut de découvrir, enfin, la terre des Indiens : il vouait une admiration et affection particulière à ces peuplades, qui vivaient sur ces terres jusqu'alors sauvages. Loin de toute préoccupation de pouvoir, ou d'ambitions économiques, qui motiveront les colons venus d'Angleterre et de France. La terre des Hurons, Mohawks, Montagnais, tribu encore existante dans cette région. Des noms qui font rêver et qui ont bercé notre aventurier en herbe durant sa jeunesse, avec des lectures comme « Le Dernier des Mohicans », un chef-d'œuvre dans le style !

Le voilà donc prenant l'avion pour Montréal via Terre-Neuve, pour un stop technique, en pleine tempête de neige : le ton était donné. Le même jour, il arriva à Montréal, la principale ville du Québec, grande métropole insulaire et portuaire du fleuve Saint-Laurent au pied d'impressionnants rapides. C'est la plus grande ville francophone d'Amérique. Berni se sentit tout petit au milieu de cette ville ultra-urbaine aux gratte-ciels impressionnants, mais que faire de ce décor de béton ? il n'était pas venu pour ça. Seule la rencontre avec la nature, les grands espaces et les Indiens le motivaient au point d'oublier qu'il était venu pour travailler. Il était temps de quitter Montréal pour la destination finale, Sept-îles, à 650 km. Avec un petit avion d'une dizaine de places, pour survoler le pays des onze nations autochtones, et en survolant Tadoussac, avec beaucoup de chance il a pu apercevoir des baleines qui viennent se reproduire en toute tranquillité, dans

les eaux chaudes et poissonneuses de l'embouchure du Saint-Laurent.

Mais voilà, enfin il atterrit sur le minuscule aéroport, avec comme comité d'accueil une tempête de neige et de glace comme il n'avait jamais encore vu, au point qu'il commença à comprendre pourquoi on l'avait fait venir ici aussi rapidement... Mais rien ne pouvait lui faire regretter ce choix, du moins pas encore. Il fut accueilli par le directeur de l'entreprise et le chef d'atelier, une rencontre amicale et cordiale, pour l'aider à s'installer dans un magnifique hôtel « l'Auberge des gouverneurs ». Une splendide bâtisse, qui a su conserver son identité d'anciennes cabanes de trappeur. Il fut occupé tout le weekend à faire connaissance avec les autres membres de l'équipe ; une étrange atmosphère d'hostilité se faisait sentir à son égard. Il était un peu agacé par ce comportement de jalousie mal placée, lui qui n'avait fait que répondre à une attente de l'entreprise canadienne, qui ne trouvait pas de personnel qualifié pour ce genre de travail. Le responsable lui expliqua que cela passerait avec le temps : les gens de Sept-îles étaient habitués à se côtoyer entre eux et ils n'étaient pas très ouverts à ce que des étrangers viennent leur prendre leurs emplois, comme ils disent, même si leurs compétences en la matière étaient limitées. Il se dit au fond de lui-même : « Bienvenue aux touristes et malheur aux travailleurs étrangers, fussent-ils de France ». Drôle de comportement, qu'il n'était pas habitué à vivre ; il comprit alors ce que pouvaient ressentir les étrangers dans un pays où ils n'étaient pas les bienvenus. Mais cela durera juste le temps de la réflexion ; lui, il se sentait depuis toujours un citoyen du monde.

Petit à petit, les jours passèrent, toujours dans un climat peu propice aux rencontres entre collègues, mais professionnellement, a contrario, tout était plutôt satisfaisant. Le soir souvent invité par le chef d'atelier, qui fut un excellent hôte et un appui moral dans ce climat tendu entre ouvriers. Et ce qui n'arrangea pas les choses, des conditions climatiques détestables, tempête de neige et de glace en permanence, tous les commerces et magasins se trouvaient dans des galeries souterraines, tout ça pour donner une idée des températures extérieures... Et lors de discussions sur les Indiens de la tribu des « Montagnais », qui étaient quand même les premiers habitants de sept-îles depuis des millénaires... il jeta un froid dans l'assistance, en disant qu'il pensait que ses habitants étaient des descendants d'Indiens : que nenni ! Tabernacle ! Comme ils disent. Il sentit que le sujet était sensible et qu'il valait mieux parler d'autre chose. Ils considéraient les Montagnais comme des fainéants, alcooliques et drogués. Ils n'avaient malheureusement pas tout à fait tort. Le gouvernement canadien, en considérant que le territoire appartenait aux tribus autochtones, leur octroyait une pension à